



BOURGEOIS, Henri, *La mort : sa signification chrétienne*

Henri Beaumont

Volume 45, numéro 1, février 1989

La Dogmatique de Gérard Siegwalt

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaumont, H. (1989). Compte rendu de [BOURGEOIS, Henri, *La mort : sa signification chrétienne*]. *Laval théologique et philosophique*, 45(1), 171–172.
<https://doi.org/10.7202/400450ar>

véhiculée par les médias. « Retomber en enfance » c'est un désastre pour un vieillard, pourquoi « retomber en jeunesse » serait-il un idéal ? (p. 28). Il faut le reconnaître, c'est un grand projet de vie qu'il s'agit de réaliser pour passer avec succès les épreuves d'un bon vieillissement. Cet épanouissement n'est pas automatique. « Il s'agit de prendre des habitudes heureuses au moment où l'on aurait tendance à se laisser glisser sur la mauvaise pente » (p. 37).

Notre capacité d'aimer peut toujours grandir. Les personnes âgées peuvent, elles aussi, et jusqu'à la fin de leur vie, être des artisans de communion et d'harmonie. « Et cela, d'une manière privilégiée, parce que notre âge nous permet de nous soustraire au rythme infernal auquel sont soumis les adultes en activité » (p. 42). Le parti pris pour l'acceptation lucide de l'avance en âge avec ses défis, ses défauts et ses limites voisine la maxime de saint Paul qui revient à quelques reprises durant les échanges : « Si en vous l'homme extérieur va vers sa ruine, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. » (2 Cor. 4, 16). Il n'est pas surprenant, alors, que l'amour du prochain, l'amour de bienveillance, qui n'est pourtant pas la qualité exclusive de la personne âgée, occupe une place si importante au « temps de la bienveillance ». Les deuxième et troisième parties du livre en font la preuve.

La deuxième partie explore différents chemins du « faire ». Que pouvons-nous faire pour grandir dans la charité et devenir aussi des artisans de communion fraternelle ? La réponse privilégie les chemins suivants : entretenir toutes nos capacités ; lutter contre nos diminutions ; rendre de petits services ; jouer notre rôle de « bibliothèques vivantes » ; jouer notre rôle de sage (« Sa longue vie lui donnait le recul nécessaire pour apprécier, relativiser, dédramatiser... ») ; témoigner de notre foi (« Ne pas se demander ce qui aurait dû et pu se faire autrefois mais le rôle à jouer aujourd'hui comme témoins de la Foi, non pas en s'enfermant dans le code reçu mais dans la réactualisation du message reçu... »). Nous revient à l'esprit ce passage de « L'Église du Québec : un héritage, un projet » (1971) : « Le vieil âge oblige, en regard d'un destin qui s'achève, à une reprise en profondeur de tout le sens de la vie, les vieilles paroles évangéliques prenant alors une acuité jusqu'alors inexpérimentée. C'est de façon permanente qu'un chrétien devrait pouvoir confronter ses situations de vie aux exigences de l'Évangile » (p. 157).

La troisième partie explore la voie de l'« être ». Elle pose la question : « Qui veux-tu que je sois pour toi ? » La réponse : Celui ou celle que nous

devons « être » pour devenir des artisans de communion fraternelle. Par notre accueil ; notre regard (« C'est de la qualité de notre cœur, non de notre capacité visuelle, que dépend la qualité de notre regard ») ; notre écoute (« Chacun de nous a besoin de parler, donc d'être écouté ») ; notre sourire.

« Vous êtes une bénédiction pour le monde... Vous êtes le complément nécessaire du monde », dit Jean-Paul II s'adressant à des personnes âgées. L'homme du troisième millénaire n'a-t-il pas besoin de passer dans cette culture de sagesse et de paix, d'action non-violente et de bonheur de cette famille grandissante des personnes âgées ? « Se servir des vieux pour renouveler le monde est un paradoxe, mais le Seigneur est toujours paradoxal et ce ne serait pas la première fois qu'il se servirait de ceux que tous considèrent collectivement comme inutiles pour accomplir ses merveilles dans le monde... » (Louis Lochet, p. 190).

Tout au long de ce livre, les membres de l'équipe ont essayé de montrer comment coopérer à ce dessein. À la fin des chapitres, un questionnaire permet à d'autres groupes qui le souhaiteraient de poursuivre la réflexion en l'adaptant à leur milieu, pour connaître les voies et le temps de la « bien-vieillesse ».

C'est un service inappréciable que tel quel ce livre peut rendre à ceux et celles qui l'utiliseront. Il faut en féliciter l'auteur et les membres de son équipe.

Gaston RINFRET
Université Laval

Henri BOURGEOIS. **La mort.** (Série « L'horizon du croyant, n° 3), Paris, Desclée/Ottawa, Novalis, 1988, 182 pages (19 × 12,5 cm).

Les maisons d'éditions Desclée et Novalis ont entrepris la publication conjointe d'une intéressante série d'ouvrages intitulée « L'horizon du croyant », qui se présente comme une série encyclopédique d'information chrétienne. Le numéro 3 de cette série porte sur la mort et est l'œuvre du théologien connu Henri Bourgeois, professeur à la faculté de théologie de Lyon.

L'Auteur étudie d'abord ce que recouvre l'expérience de la mort, puis fait l'analyse des langages qu'on a utilisés pour en exprimer le sens et la réalité. Il aborde ensuite la Bible et tout particulièrement le Nouveau Testament, pour souligner notamment l'interprétation néotestamentaire de la mort de Jésus et l'affirmation selon laquelle la

mort chrétienne est une participation au mystère de Christ. Au chapitre V, l'Auteur trace une brève esquisse de l'histoire de la mort chrétienne en Occident, puis il termine par une réflexion théologique sur la mort et par quelques remarques sur des questions actuelles comme l'euthanasie, le suicide, l'incinération et la réincarnation.

Ce livre, rédigé en langage clair et simple, à la portée de lecteurs moyens, présente une idée juste et pacifiante de cette réalité inhérente à toute vie humaine, la mort. Un court extrait de la conclusion résume bien le sens de l'ensemble : « Comment dès lors aller vers la mort ? Il n'est pas de méthode standard. Mais il est au moins une expérience ancestrale et évangélique. Elle nous dit que l'on va vers la mort en allant vers l'avenir, que la fin reste forcément inconnue mais que l'on connaît assez Dieu pour pouvoir lui faire confiance, y compris lors du départ sans retour. Car ce départ ne fait pas sortir de l'Alliance et du Royaume. Il donne seulement une nouvelle place dans l'amour de Dieu. » (p. 174).

Henri BEAUMONT
Université Laval

Jean GUITTON, **Le Nouveau Testament**. Une nouvelle lecture. Paris, Desclée de Brouwer, 1987. 96 pages.

« Quant aux discussions sur le détail, laissez-le aux exégètes, et rappelez-leur à l'occasion qu'il est beau d'ignorer, quand on ne possède pas de méthode assez sûre pour fournir une preuve. » (p. 29).

Ce petit livre est celui d'un philosophe désireux de dire l'essentiel du Nouveau Testament. Seule alternative possible lorsqu'on se trouve dans un camp de prisonniers, sans ressources de bibliothèque. C'est là que furent d'abord donnés pendant la deuxième grande guerre, les entretiens qui ont ensuite servi à écrire cet essai. Rechercher l'essence d'un message, alors qu'on est plus philosophe qu'exégète, a conduit Jean Guitton à rédiger ce qui peut très bien donner lieu à une introduction agréable du Nouveau Testament.

L'ouvrage écrit dans sa substance pendant la guerre dans un autre camp de concentration plus riche en livres, n'avait pas encore été édité. Il réagit à sa façon à l'exégèse critique (que l'auteur connaît bien par ailleurs, nous le savons par ses autres écrits — *Œuvres complètes*, critique religieuse, Bibliothèque européenne), qui trop souvent, en examinant les détails, en oublie le sens profond et l'ultime de l'Écriture, l'esprit sous la lettre qui

permettrait de relativiser les problèmes scripturaires, que ce soit au niveau de la critique textuelle, de la critique des formes ou de celle de la rédaction. Guitton nous propose plutôt une vision synthétique du Nouveau Testament où ce dernier est perçu à la lumière du Christ de la foi, regardé à travers les lunettes de chaque auteur du recueil néo-testamentaire. Bien que chaque écrivain sacré ait rédigé son texte avec un point de vue différent en fonction de son destinataire, lorsqu'on regarde d'en haut, avec l'œil de cet aigle qui représente l'évangéliste Jean dans la tradition iconographique chrétienne, on ne peut s'empêcher de percevoir l'unité de ces textes, chapeautés qu'ils sont par un des derniers écrits, l'évangile de Jean.

Jean Guitton trouve dans l'évangile johannique la symbiose entre les synoptiques nous révélant d'abord l'humanité de Jésus, et les lettres de Paul où celui-ci nous montre un Christ divin dont la résurrection est le catalyseur de la foi : l'évangile de Jean nous enseigne l'unité de l'homme-Dieu, du Verbe fait chair objet de foi.

Pour ce philosophe catholique, c'est par cette foi qui est proposée que l'on peut alors se frayer un chemin à travers les multiples méandres de ces textes écrits par des gens qui n'avaient d'autre souci que de nous mettre en contact avec une personne, Jésus, dont la connaissance leur fut d'abord donnée dans une tradition orale. En effet, même les épîtres de Paul étaient auparavant lues de vive voix dans les liturgies des premières communautés à qui il les envoyait. C'est là que Guitton rejoint par son expérience propre l'origine du Nouveau Testament. Il a dû lui-même par la force des choses, dire sa connaissance des écrits évangéliques de façon orale, un peu comme pour réitérer ce que les premiers témoins avaient fait, pour ensuite comme eux donner naissance à un texte structuré.

Ce livre répond donc à l'attente de ceux qui cherchent à trouver dans le Nouveau Testament un message où la critique exégétique et la théologie dogmatique y trouvent des vérités communes. Et ceci pour toute personne qui cherche l'essentiel.

Robert SAUVAGEAU

Jacques BUR, **Le péché originel. Ce que l'Église a vraiment dit**. Coll. « Théologies ». Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, 131 pages (23.5 × 14.5 cm).

Depuis le grand débat des années 60-75, les nouvelles recherches sur le péché originel n'ont pas été